

reviennent dans cette maison...Vendez cette terre, le domaine de Château-Tempête est assez vaste pour nous tous....Julien aime les beautés sauvages de cette contrée, et vous vous intéresserez à l'œuvre que j'y ai créée....Le bonheur nous serait impossible à tous dans cette demeure, là-bas nous retrouverons le calme dont nous avons besoin après les grands orages de la vie.

—Tu as raison, dit Ambroise Gerbier, je dois partir....J'ai tant aimé cette malheureuse que je ne puis m'empêcher de la pleurer plus que je ne devrais peut-être.

La ferme des Ajoncs était assez belle pour qu'il fut facile de trouver tout de suite un acquéreur ; Ambroise Gerbier reçut des offres, et les accepta, sauf l'approbation de son fils.

—Ce que vous jugerez convenable est bien ! lui dit Herbert.

—C'est possible, repliqua le vieillard, mais les notaires ne sont point de cet avis...La terre est ton bien propre, c'est toi qui la vends, et l'argent t'en revient....Il n'est pas trop tôt pour régulariser nos comptes....

Malgré son refus, Herbert se vit obligé de céder aux exigences de la loi. Il comptait remettre respectueusement entre les mains de son père les cinq cent mille francs payés par l'acquéreur, mais Ambroise s'y refusa énergiquement.

—Je ne suis plus d'âge à faire valoir une fortune, dit-il. Je te remercie de la délicatesse de tes offres. A Château-Tempête je vivrai chez toi.

Julien, Ambroise et Herbert quittèrent la ferme un mois après la mort de Lazarine.

L'annonce du retour du maître provoqua une grande joie dans la colonie des travailleurs. Salmon et sa nièce se rendirent au domaine afin de serrer la main les premiers à Herbert Gerbier.

La Colporteuse revêtit ses habits de fête, et Gaspard fleurit toutes les chambres de la maison.

Quand la voiture du maître parut à l'extrémité de l'avenue, une détonation de mousqueterie prouva l'allégresse du jeune garçon.

Gerbier demeura dans la voiture, Herbert et Julien descendirent.

—Le cœur te bat, n'est-ce pas ? demanda celui-ci à son père.

—Oui, répondit Herbert le cœur me bat bien fort.

—Tu l'aimes beaucoup ?

—Profondément.

—C'est justice, frère, elle t'a témoigné une tendresse trop touchante pour que tu n'emploies pas toute ta vie à la rendre heureuse.

Une minute après Gaspard se jetait dans les bras d'Herbert.

—Oh ! mon grand ami ! dit-il, vous revenez pour toujours, cette fois...

—Pour toujours ? répéta une voix plus douce encore que celle de Gaspard.

Herbert prit le bras de Thérèse :

—Aimez mon père, lui dit-il, Lazarine est morte, et nous avons appris là-bas le dernier mot du drame qui fit le désespoir de ma vie.

Quand la voiture pénétra dans la cour Herbert et Julien s'élançèrent pour offrir leur bras au vieillard.

—Mon père, dit le maître de Château-Tempête, il n'y a que de braves gens, ici, tous sont prêts à vous respecter et à vous obéir....Guillaume a été mon fidèle ami, Salmon après m'avoir donné les meilleurs conseils, veut bien m'accorder la main de sa nièce....

—Oui, monsieur, répondit Salmon en serrant cordialement les mains d'Ambroise Gerbier, vous allez devenir le patriarche de cette petite colonie, et les amis de votre fils resteront à jamais les vôtres.

—Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour l'avoir chéri pendant dix années.

—Allez ! ce n'a pas été volontairement que nous l'avons aimé. Il nous y a forcés par sa bonté, sa générosité de toutes les heures.

Après que les voyageurs eurent pris quelque repos, Ambroise voulut visiter la colonie de Château-Tempête. Il admira l'église et l'école, il parcourut les champs et les bois.

Thérèse s'appuyait sur le bras Herbert, et Julien soutenait son vieux père.

— Quel dommage c'eût été, mon fils, si tu avais quitté ce domaine ! s'écria le vieillard en s'adressant à Herbert. Tandis qu'un homme vulgaire n'aurait trouvé dans son désespoir qu'un prétexte pour s'abîmer dans l'indifférence de toute chose, et fût devenu égoïste à force de souffrir injustement, tu as puisé dans ton épreuve la force de consoler autrui. Oh ! que je suis fier de toi,